



Michel Espagne, Hamlet Isaxanli et Shalin Mustafayev (dir.)

La Montagne des langues et des peuples Imbrications et transferts culturels dans l'espace Caucase

Demopolis

5. Les grands traits de la suprématie mongole en Azerbaïdjan et en Transcaucasie

Shahin Mustafayev

DOI : 10.4000/books.demopolis.3277
Éditeur : Demopolis
Lieu d'édition : Demopolis
Année d'édition : 2019
Date de mise en ligne : 1 octobre 2020
Collection : Quaero
ISBN électronique : 9782354571719



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

MUSTAFAYEV, Shahin. 5. *Les grands traits de la suprématie mongole en Azerbaïdjan et en Transcaucasie*
In : *La Montagne des langues et des peuples : Imbrications et transferts culturels dans l'espace Caucase* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2019 (généré le 14 octobre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/3277>>. ISBN : 9782354571719. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.3277>.

Les grands traits de la suprématie mongole en Azerbaïdjan et en Transcaucasie

Shahin Mustafayev

Dans l'histoire du Moyen-Orient et du Caucase, la période des invasions puis de la domination mongoles, qui a duré environ deux cents ans, continue d'alimenter les débats et les appréciations contradictoires. Ce n'est pas un hasard. Gengis Khan et la *pax mongolica*, l'empire universel qu'il a instauré, constituent l'un des phénomènes clés de l'histoire mondiale. Après ces conquêtes, le monde ne pouvait plus revenir à son état antérieur, les Mongols ayant bouleversé le destin historique de quantité de régions et de peuples ; il y a aussi la soudaineté avec laquelle ils sont apparus sur la scène historique. Surgis des profondeurs de l'Asie centrale, ils ont conquis en un rien de temps les empires les plus puissants de l'Eurasie, dont les habitants, sauf exception, ignoraient auparavant jusqu'à leur existence. Pour bien des nations conquises, y compris celles du Caucase, les Mongols étaient si mal connus, si exotiques, si différents par leur culture, leur mode de vie et leur apparence, qu'ils ont donné naissance à une foule de mythes et de légendes¹.

1. De fait, la première rencontre avec les Mongols a été un choc pour les peuples chrétiens et musulmans de la région. Le moine arménien Grigor Aknertsî, dans l'ouvrage qu'il leur a consacré, les désigne comme « la nation des Archers ». Il dresse d'eux le portrait suivant : « Les premiers à attaquer notre pays n'avaient pas forme humaine. Ils étaient affreux à voir et impossibles à décrire. Ils avaient la tête énorme d'un buffle, les yeux fendus d'un poussin, le nez camus d'un chat, la mâchoire saillante d'un chien, la taille fine d'une fourmi et les pattes courtes d'un porc. Ce sont des êtres entièrement glabres, forts comme des lions, et dont la voix

À ce titre, les conséquences ethniques, culturelles et religieuses des conquêtes mongoles en Azerbaïdjan et en Transcaucasie présentent nombre d'aspects intéressants.

Au Moyen-Orient et dans le Caucase, ces conquêtes interviennent au plus fort de la confrontation régionale entre islam et christianisme. Les sanglantes croisades entre chevaliers venus d'Europe occidentale et souverains musulmans qui se disputent la Terre sainte durent alors depuis plus d'un siècle. Les peuples caucasiens, si éloignés qu'ils soient de la Palestine, y sont également impliqués, dans un camp comme dans l'autre. Les rois chrétiens de Géorgie et les souverains arméniens de Cilicie apportent régulièrement leur soutien aux principautés latines du Levant, tandis que les atabegs turciques d'Azerbaïdjan s'allient aux grands adversaires des croisés — les atabegs d'Alep et de Mossoul, et les sultans seldjoukides d'Asie Mineure. Quant aux peuples de Ciscaucasie, on en trouve des représentants dans les rangs de l'armée mamelouk qui, en Syrie et en Égypte, se bat contre les principautés latines. Pendant ces années de confrontation exacerbée entre l'islam et le christianisme, un événement imprévu vient donc faire basculer toute l'histoire du Moyen-Orient et du Caucase. Il s'agit des terribles Mongols surgis des steppes d'Asie centrale qui, dans la première moitié du XIII^e siècle, viennent asservir une multitude de peuples et de tribus et, au sein du grand espace eurasiatique, créent l'empire le plus vaste de toute l'histoire de l'humanité, un empire qui s'étend de la Chine jusqu'à l'Europe orientale.

La chronologie de la conquête mongole du Caucase est très bien connue. Après avoir vaincu l'État le plus puissant du monde musulman — l'empire des Khorezm-shahs —, le corps expéditionnaire mongol commandé par les lieutenants Djebé et Soubotaï part à la poursuite du dernier Khorezm-shah, envahissent l'Iran, attaquent l'Azerbaïdjan et la Transcaucasie en 1220. On ne saurait contester les conséquences dévastatrices de ces premières conquêtes mongoles pour les peuples locaux, conséquences dont témoignent de nombreuses sources primaires, y compris chez les Mongols eux-

est aussi perçante que celle de l'aigle. Ils ne connaissent pas la mort et peuvent vivre trois cents ans. » (Grigor Aknerts'i, *History of the Nation of Archers*, New Jersey, Long Branch, 2003, p. 3.)

mêmes. Rachid al-Din, grand-vizir et historien des Ilkhanides, admet que, depuis les débuts de l'humanité, « aucun souverain n'avait pu conquérir autant de pays que Gengis Khan et sa famille, ni fait autant de morts qu'eux² ». Ce sort n'a pas été épargné au territoire caucasien. Parmi les villes d'Azerbaïdjan dont la popula-

2. Rachid al-Din, *Jami at-Tawarikh* (texte persan et traduction russe), vol. 3, Bakou, Izdatel'stvo Akademii Nauk Azerbajjanskoi SSR, 1957, pp. 556-557 du texte persan. Pour une meilleure compréhension du volume, voici une liste d'autres translittérations trouvées dans des sources françaises et qui pourraient être préférées à celles choisies ici :

Abaga: Abaka, Apagha, Abaqa

Abchéron: Apsheron

al-Din ou *al-Daoula* (*en fin de nom*): ad-Din, ad-Daoula

Arbil: Erbil, Irbil

Ardabil: Ardebil, Artavil

Beïlagan: Baïlaqan, Beïlékân, Baïlagan, Béloucoum

Derbent: Derbend, Daruband

Djebé: Djebe

Dokouz-Khatoun: Dôkhouz-Khathoun, Doquz Qatun

Erevan: Erivan

Ghaïkhatu: Ghaykhatou

Gandja (*ville d'Azerbaïdjan*): Gandja, Gendge

Gantzac (*ville d'Arménie*): Gandzak, Ganjak,

Güyük: Gouyouk

Héthoum: Hethoum, Hethum

Hatchen: Khatchen

Houlagou: Hulagu, Hülegü, Houlavou

Kartli: Karthli, Karthlie, Kartalinie

Khan Baliq: Khanbalik, Cambaluc

Khorezm: Kharezm, Kwarezm

Kirakos Gandzaketsi: Kiragos, Kiracos de Gantzac

Kubilaï: Koubilaï, Khubiläi

Lascha: Lasha, Lacha

Mar Yaballaha: Mar Yahbalaha

Mengu Timur: Mengü Temür

Môngke: Mongke, Mongka, Mangu, Mancou

Nauruz: Nowruz, Nevrouz, Naûrouz

noïon: noyon, noyan

Ögödei: Ögedey, Ögödei

Rousoudan: Roussoudane

Sembat: Smbat, Sempad

Soubotäi: Sübötei

Tchormagan: Tchormaghan

Teküder: Taghudar

Vartan: Vardan, Vardan Areveltsi

tion est exterminée par les Mongols lors de la campagne de Djebé et de Soubotaï, les sources mentionnent Zendjan, Qazvin, Maragha, Ardabil, Beïlagan, Barda, Gandja³.

Ayant ravagé le territoire de l'Azerbaïdjan par le feu et par le glaive, les Mongols prennent leurs quartiers d'hiver dans la steppe du Moughan. Selon Kirakos Gandzaketsi, ils y entreposent tout leur butin dans une zone marécageuse située entre Barda et Beïlagan, très probablement à la confluence de la Koura et de l'Araxe, d'où ils lancent des raids sur diverses zones du pays à des fins de pillage⁴. Au début de l'année 1221, Djebé et Soubotaï passent en Géorgie, ayant apparemment appris qu'une offensive commune était ourdie contre eux par Özbek, l'atabeg d'Azerbaïdjan, par Malik Ashraf, souverain ayyoubide d'Akhlat, et par le roi Georges Lascha de Géorgie⁵. Selon Vartan,

des hordes à l'aspect étrange, au langage inconnu, sortirent de la contrée de Tchïn et Matchïn. Leur nom était Mongol (Mough'al) et Tartare (Thathar). Elles pénétrèrent par les vallées de la contrée de Koukark', du côté des Agh'ouans, au nombre d'environ vingt mille hommes. Elles massacrèrent tout ce qu'elles rencontrèrent d'êtres vivants et s'en revinrent avec rapidité. Lascha, s'étant mis sur leurs traces avec toutes ses troupes, les atteignit près du fleuve Guesdman ; mais il eut le dessous et il dut chercher son salut dans la fuite⁶ [...].

En janvier ou février 1221, une féroce bataille oppose les Mongols à l'armée géorgienne menée par Georges Lascha. Vaincus, les détachements géorgien et arménien doivent se replier⁷. Ensuite les

3. Selon A. A. Alizade, Gandja n'a pas souffert pendant la première campagne de Djebé et de Soubotaï, à qui les habitants avaient versé une rançon, et n'a été détruite que pendant la « seconde invasion mongole » menée par Tchormagan en 1231 (A. A. Alizade, *Social'no-ekonomičeskaja i političeskaja istorija Azerbajdžana XIII-XIV vv.*, Bakou, Izdatel'skij dom Kavkaz, 2012, pp. 102-103).

4. Kirakos Gandzaketsi, *Histoire d'Arménie*, in M. Brosset, *Deux historiens arméniens : Kiracos de Gantzac et Oukthanès d'Ourha*, Saint-Pétersbourg, Académie impériale des sciences, 1870, p. 100.

5. A. A. Alizade. *op. cit.*, p. 98-99.

6. Vartan, in E. Dulaurier, « Les Mongols d'après les historiens arméniens. Extrait de l'histoire universelle de Vartan », *Journal asiatique* (oct.-nov. 1860), p. 273-322, ici p. 278.

7. Notons que, de façon générale, les événements des conquêtes mongoles en Transcaucasie sont présentés de façon très contradictoire dans les sources locales. Même les chroniques géorgiennes de la *Kartlis Tskhovreba* ne s'accordent pas

Mongols reviennent vers Tabriz, dont les habitants leur versent une rançon, prennent et détruisent Maragha vers la fin du mois de mars, marchent sur Diyarbakir et Erbil. Ils passent le printemps à Hamadan où, dit-on, ils répriment un soulèvement des citoyens, puis retournent en Azerbaïdjan où ils s'emparent de nouvelles terres et multiplient les massacres⁸. Djebé et Soubotaï écrivent alors à Gengis Khan pour savoir s'il juge bon qu'ils poursuivent leurs conquêtes pendant un an ou deux, avant de retraverser le Caucase pour rentrer en Mongolie⁹.

De fait, les Mongols prennent et pillent alors Ardabil, Nakhitchevan, Khoï, Salmas, Beïlagan, puis traversent le territoire du Chirvan pour atteindre Derbent, dévastant tout sur leur passage, y compris Chamakha, la capitale du Chirvan, et tuant les habitants qui ne se sont pas enfuis¹⁰. Ils échouent à faire tomber Derbent

entre elles sur l'issue de la bataille entre Géorgiens et Mongols. Ainsi l'auteur de la *Chronique des cinq règnes*, sans nommer les Mongols et en se bornant à les désigner comme des « troupes étrangères », mentionne deux victoires du roi Georges Lascha sur eux — d'abord à la bataille de Somkhiti et d'Hereti, où il reçut sa première blessure mais put mettre en fuite l'ennemi, « et ceux qui tentaient de s'échapper furent exterminés » ; l'année suivante, quand les ennemis « revinrent dresser leurs tentes sur les rivages de Bardavi », c'est-à-dire de Barda, dans la région de la Koura, il les mit à nouveau en déroute et « ils se replièrent en traversant Daruband [Derbent] » (cf. *Kartlis Tskhovreba. A History of Georgia*, Tbilissi, Artanuji, 2014, pp. 204-205). D'après le contexte, il est évident qu'il s'agit du premier raid de Djebé et de Soubotaï. Chose importante, l'auteur de la chronique est un contemporain des événements décrits, puisqu'il prie pour la santé de la reine Rousoudan qui a alors succédé à Georges Lascha son frère (*ibid.*). La *Chronique de cent ans*, en revanche, mentionne une défaite cuisante de l'armée géorgienne lors d'une bataille près de la rivière « Berdudji, aujourd'hui appelée Sagimi » (très probablement la Zegamtchaï en Azerbaïdjan). D'après l'auteur, « la colère du Très-Haut s'abattit sur nous pour tous nos péchés et notre peu de foi, et les Géorgiens prirent la fuite, de même que leurs soldats et le roi Lascha. Bien des âmes chrétiennes périrent ce jour-là. » (*ibid.*, p. 321) Après quoi les Mongols atteignirent Samchvildé, « puis rebroussèrent chemin et firent une chose merveilleuse : ils prirent la route de Daruband », passèrent les « portes » de la ville et pénétrèrent dans la « Qivtchakia », les steppes ciscaucasiennes qui, à l'époque, appartenaient aux Qiptchaqs (*ibid.*).

8. Alizade, *op. cit.*, p. 100.

9. J. A. Boyle (éd.), *The Cambridge History of Iran*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968, vol. 5, p. 311.

10. Rachid al-Din, *Jami at-Tawarikh*, *op. cit.*, p. 557-558 du texte persan ; Alizade, *op. cit.*, p. 102-103.

et doivent franchir la crête du Caucase par des sentiers de montagne, occasion de nombreuses batailles contre des tribus locales. Ils parviennent néanmoins à gagner les steppes ciscaucasiennes, où ils affrontent l'armée réunie des Alains et du peuple turcique des Qiptchaqs. Ayant conclu un accord avec les Qiptchaqs, Djebé et Soubotaï infligent une lourde défaite aux forces des Alains, mettant fin à l'existence du royaume alain en Ciscaucasie. Beaucoup d'Alains sont tués, d'autres se cachent dans des zones montagneuses et inaccessibles. Alors les Mongols ravagent les camps des Qiptchaqs, qu'ils chassent des steppes ciscaucasiennes vers celles situées au nord de la mer Noire. Djebé et Soubotaï traversent ensuite la région de la Volga pour regagner la Mongolie, où ils rapportent à Gengis Khan leurs victoires et l'ouverture de nouvelles terres de conquête.

Contemporain de ces événements, Ibn al-Athir a dressé un tableau haut en couleur des ravages provoqués par le corps expéditionnaire mongol dans sa rapide traversée du Caucase en direction du nord. Lorsque les « Tartares », comme il les appelle,

n'eurent plus à s'occuper des possessions des musulmans dans l'Azerbéidjân et l'Arrân, ayant fait la conquête d'une portion et ayant conclu la paix avec le reste, ils marchèrent vers le pays des Géorgiens, situé également de ce côté. Les Géorgiens s'étaient préparés d'avance à leur résister. Ils firent marcher une armée considérable vers les frontières de leur pays, afin d'en repousser les Tartares. Mais ceux-ci les ayant rencontrés et attaqués, ils ne tinrent pas ferme et prirent la fuite; les Tartares en firent un grand carnage, et il n'en échappa qu'un petit nombre qui se virent réduits à errer çà et là. [...] Les Kifdjaks [Qiptchaqs] et les Russes essayèrent une déroute complète, après que les Tartares eurent fait parmi eux un grand carnage. Beaucoup de fuyards furent massacrés; et un très petit nombre d'entre eux parvinrent à s'échapper. Tout ce qu'ils avaient avec eux fut pillé. [...] Les Tartares les poursuivirent, tuant, pillant et dévastant, de sorte que la plus grande partie du pays fut abandonnée de ses habitants¹¹.

L'étape suivante de la conquête mongole du Caucase est liée à la figure du général Tchormagan-noïon, bras droit de Gengis Khan, que Kirakos Gandzaketsi décrit comme un « grand chef, commandant

11. Ibn al-Athir, *Kamel-Altevarykh*, in *Recueil des historiens des Croisades. Historiens orientaux*, t. II, 1^{re} partie, Paris, Imprimerie nationale, 1887, p. 161.

l'armée, se distinguant par son amour de la justice¹² ». Son expédition vers l'est est entreprise sur l'ordre du Grand Khan Ögödei contre Djalal al-Din, dernier représentant de la dynastie anushtiginide des Khorezm-shahs, qui a fui le Khorezm devant la menace mongole mais est parvenu à recréer son royaume au Moyen-Orient, avec l'Azerbaïdjan pour centre. En 1231, Djalal al-Din est cependant vaincu par une alliance des Seldjoukides d'Asie Mineure et des Ayyoubides, puis tué peu après. Tchormagan ne rencontre donc pas de résistance sérieuse à l'est, ce qui aurait été le cas du vivant de Djalal al-Din, car ce dernier et son armée « formaient une digue entre l'islam et les Tartares. Une brèche ayant été ouverte dans ce rempart, ni les Ayyoubides et les Seldjoukides n'étaient à même de contenir le déferlement¹³. »

Après la prise du Khorassan, de Rey et d'Ispahan, les Mongols envahissent l'Arran (également nommé « Aghovanie » ou « Agvank » — l'Albanie caucasienne, comme on la désigne dans les sources en langue arménienne) et plantent leurs tentes dans la steppe fertile du Moughan, dont ils font leur base d'hiver et une tête de pont pour leurs conquêtes dans toute la Transcaucasie. « Aux approches de l'hiver, ils s'en allèrent dans la plaine du Moughan, au pays d'Aghovanie, où ils passaient la saison des frimas, puis se dispersaient de tous côtés au printemps¹⁴. » Bientôt sont prises Gandja, Chamkhor, Lori, Doumanis, Tiflis, Ani, Kars et autres villes, où les Mongols dépouillent les habitants « de leurs biens et propriétés, massacrent, dévastent, détruisent les beautés de la ville, réduisent le peuple en esclavage¹⁵ ». Les zones conquises, selon Vartan, sont partagées entre généraux mongols. Tchormagan notamment s'empare des régions d'Ani et de Kars, Tchaghata reçoit le district de Lori, Dolat reçoit la forteresse de Kaen, Gataga met la main sur les zones septentrionales du Haut-Karabagh et sur

12. Kirakos Gandzaketsi, *Histoire d'Arménie*, *op. cit.*, p. 137.

13. J.A. Boyle (éd.), *The Cambridge History of Iran*, *op. cit.*, vol. 5, p. 335.

14. Kirakos Gandzaketsi, *Histoire d'Arménie*, *op. cit.*, p. 129.

15. *Ibid.*, p. 128 (traduction adaptée).

Kédabag, Molar prend en partage la forteresse de Chamkhor et son district¹⁶.

La Transcaucasie finit par devenir une partie du territoire mongol lors de son rattachement à l'Empire ilkhanide instauré en 1256 par Houlagou Khan, petit-fils de Gengis Khan.

Le principe fondamental des Mongols dans les pays conquis consiste à établir un rapport de forces qui garantisse leur hégémonie politique. En règle générale, ils détruisent résolument toute trace des institutions antérieures et créent leur propre système de contrôle dans les pays qu'ils gouvernent directement. Les conséquences d'une telle politique s'observent bien en Azerbaïdjan, où cette gouvernance directe a peu à peu gommé tous les vestiges du système politique remontant à l'ère seldjoukide. L'Azerbaïdjan représente par ailleurs le cœur de l'Empire ilkhanide, et les vastes possessions de l'Empire mongol au Moyen-Orient sont administrées depuis Maragha, puis Tabriz. Dans les régions devenues vassales et tributaires, les Mongols sapent lentement mais sûrement le système politique antérieur en créant une dualité de pouvoir, ou en mettant en rivalité les souverains locaux. Cette bonne vieille méthode est mise en pratique dans bien des pays subordonnés, par exemple dans le sultanat seldjoukide d'Asie Mineure, dont elle finira par provoquer l'effondrement. Dans le Caucase, elle est appliquée au Chirvan et en Géorgie. Les Mongols s'abstiennent ainsi de détruire entièrement les structures de l'État géorgien et maintiennent au pouvoir la dynastie locale des Bagratides. Mais dans les années 1240, deux rois différents montent sur le trône, tous deux nommés David. L'un, fils de la reine Rousoudan, reçoit le surnom de David *Oulou* (« l'Aîné »), l'autre, neveu de la reine et fils de son frère Georges Lascha, celui de David *Narin* (« le Cadet »). Cette dualité de pouvoir provoque à terme le démembrement de la Géorgie en une partie orientale (le Kartli),

16. Vartan, in E. Dulaurier, « Les Mongols d'après les historiens arméniens. Extrait de l'histoire universelle de Vartan », *op. cit.*, p. 283. Grigor Aknertsi, lui, écrit que les Mongols « tinrent sur l'ordre de Tchormagan un *quriltai*, c'est-à-dire une grande assemblée, et répartirent les terres entre leur cent dix chefs. Notre pays fut divisé en trois parties : l'une au nord, l'autre au sud, et une dernière au centre du pays, laquelle reste encore en leur possession. » (Grigor Aknertsi, *History of the Nation of Archers*, *op. cit.*, p. 5)

avec David l'Aîné pour roi, et en une partie occidentale, l'Imérétie, sur laquelle règne David le Cadet. Selon les usages politiques mongols, le droit de gouverner ne peut cependant être conféré que par le chef suprême de l'Empire: le Grand Khan tant que cet empire reste encore indivis, ce qui oblige les candidats au trône à se rendre personnellement à Karakorum, ou plus tard auprès des Ilkhans de Tabriz, après la partition de l'Empire en plusieurs *ulus*.

L'existence politique arménienne, à l'époque, est incarnée par le royaume de Cilicie, situé dans le sud de l'Anatolie. Il est aux mains des dynasties rubénide puis héthoumide. Le souverain cilicien Héthoum I^{er} s'est vite rendu compte que seule une alliance avec les Mongols pouvait le préserver de la menace qu'ils représentaient. En 1247, il envoie donc son frère Sempad à la cour du Grand Khan Güyük, à Karakorum. En 1253 il se rend lui-même en Mongolie, où il est reçu par le Grand Khan Möngke, successeur de Güyük. Möngke lui garantit l'intégrité du royaume cilicien, et lui promet aussi d'exempter d'impôt églises et monastères arméniens sur tout le territoire mongol¹⁷.

Dans l'ensemble, la noblesse chrétienne du Caucase et de l'Anatolie, représentée par les rois géorgiens, les souverains arméniens de Cilicie et les princes de l'ancienne Albanie caucasienne, ou principauté de Hatcher, se soumettent bien vite à la suzeraineté mongole, se montrent loyaux à son égard, et tentent d'exploiter la protection de l'aristocratie mongole chrétienne pour renforcer leurs propres positions politiques, ainsi que celles de l'Église. Un autre souverain chrétien, Hasan Djalal al-Daoula, qui est un de ces princes chrétiens du Hatcher dans le Haut-Karabagh, doit lui aussi faire acte de vassalité. Vers 1257, il accompagne Sartak, fils du khan de la Horde d'or Batou, jusqu'à la cour de ce dernier. Les Mongols entérinent son pouvoir sur le Hatcher et accordent « à Ter Nersès, catholicos d'Aghovanie, un diplôme de franchise, pour tous ses biens et propriétés¹⁸ ». Hasan Djalal al-Daoula et son épouse Mama

17. K. M. Setton (éditeur général), *A History of Crusades*, vol. II: *The Later Crusades, 1189-1311*, éd. R. L. Wolff et H. W. Hazard, Madison (Milwaukee) et Londres, The University of Wisconsin Press, 1969, p. 652-653.

18. Kirakos Gandzaketsi, *Histoire d'Arménie*, *op. cit.*, p. 173.

Khatoun sont également connus pour avoir fait construire l'église du monastère de Sandzasar au Karabagh, remarquable exemple d'architecture chrétienne locale dans la période mongole. Elle est consacrée en 1240, en présence de nombreux prêtres dont Nersès, catholicos d'Albanie. Le monastère restera la résidence et le sépulcre de la famille de Hasan Djalal al-Daoula, ainsi que la demeure des catholicos d'Albanie.

La noblesse chrétienne de Transcaucasie cherche également à renforcer son alliance avec les Mongols par l'établissement de liens matrimoniaux. Les mariages sont nombreux entre membres des dynasties chrétiennes et aristocrates mongols. La fille de Hasan Djalal, par exemple, Rouzoukan, épouse Bora, fils de Tchormagan; le roi David fils de Georges Lascha épouse la noble Esougan-Khavand, une parente de Tchormagan; Tamar, sœur du roi géorgien Démétré, est mariée au fils de l'émir mongol Arghoun; Rousoudan fille de Démétré, au fils de l'émir Bougha; le roi Vakhtang épouse la sœur d'Arghoun Khan, Oldjat, qui se remariera ensuite avec le roi David successeur de Vakhtang, etc¹⁹.

La Transcaucasie et en particulier l'Azerbaïdjan occupent une position centrale au sein de l'Empire ilkhanide, dont ils forment le cœur métropolitain. Houlagou, fondateur de l'empire, avait choisi Maragha puis Tabriz pour capitales, et pour quartier d'hiver l'Arran en Azerbaïdjan du nord, le « Karabagh d'Arran » comme on l'appelle dans les sources persanes. Y ont également lieu plusieurs intronisations de khans suprêmes selon la coutume des steppes turco-mongoles. C'est par exemple au Karabagh que Ghazan Khan monte sur le trône ilkhanide en novembre 1295. D'après Rachid al-Din,

toutes les dames de la cour (*khavatin*), les princes, les seigneurs de guerre (*oumara*), les piliers du pouvoir et hauts courtisans se rassem-

19. R. G. Bedrosian, *The Turco-Mongol Invasions and the Lords of Armenia in the 13-14th Centuries*, Columbia University, 1979, p. 189-190. Ces alliances matrimoniales, cependant, ne garantissent pas toujours la sécurité des souverains chrétiens ou musulmans ni leur maintien au pouvoir. Le même Hasan Djalal al-Daoula, par exemple, sera victime de l'hostilité de l'émir mongol Arghoun : arrêté, il est cruellement torturé et mis à mort à Qazvin en 1260. Le même sort frappe plusieurs autres souverains chrétiens du Caucase qui avaient fait allégeance aux Ilkhanides.

blèrent au Karabagh d'Arran et, sans faux-semblants ni hypocrisie, saluèrent le règne du souverain de l'islam [Ghazan Khan] et s'engagèrent à le respecter²⁰.

De toutes les régions de la Transcaucasie, les Mongols préférèrent en effet l'Azerbaïdjan, ou plutôt le territoire de l'Arran et du Karabagh, ainsi que le Chirvan où ils passent l'essentiel des mois d'hiver. Ils y trouvent leurs distractions habituelles, parmi lesquelles la chasse. Ghazan Khan passe ainsi l'hiver 1301-1302 au Karabagh mais, au lieu de s'y attarder, il se rend ensuite dans les montagnes du Chirvan et du Daghestan méridional, où il chasse pendant plusieurs jours. Après quoi il gagne le district de Gavbari, près de Derbent, pour s'adonner à la chasse aux oiseaux, essentiellement des cygnes, et à la pêche. Car la côte forme à cet endroit une baie que les Mongols appellent en turcique Koush-koïoun, et les oiseaux migrateurs y sont à l'époque nombreux. Les chefs des tribus montagnardes du Daghestan voisin viennent y rejoindre Ghazan Khan et lui prêter allégeance. Ils reçoivent l'ordre de capturer et d'exécuter les fuyards d'Azerbaïdjan qui sont allés se cacher des Mongols dans les hauteurs inaccessibles de la Transcaucasie, ce qui est fait. Ayant fini de chasser des oiseaux et de pêcher, Ghazan Khan se rend à Bilassouvar puis dans la région de Talish et d'Ispahbad, où a également lieu une partie de chasse grandiose. Il fait fabriquer une immense barrière de poteaux et de broussailles (*divar ez chub ve khashak*), coudée en son milieu et longue d'une journée de marche, vers laquelle ses guerriers rabattent ensuite le gibier — buffles des montagnes, chèvres et ânes sauvages, chacals, loups, ours et autres prédateurs —, qui se trouve pris au piège dans le renfoncement. Assis sur une estrade, Ghazan Khan et son épouse bien-aimée Boulghan Khatoun admirent ce spectacle d'un gigantesque « zoo ». Après quoi certains animaux sont tués, les autres relâchés²¹.

La Transcaucasie conservera son attrait pour l'élite mongole jusqu'après la période ilkhanide. L'émir Tchoban en particulier, célèbre régent du dernier grand Ilkhan Abou Saïd, choisit ses herbages d'été dans la région du Göktche-deniz (l'actuel lac Sevan),

20. Rachid al-Din, *Jami at-Tawarikh*, *op. cit.*, p. 301-302 du texte persan.

21. *Ibid.*, p. 344-345 du texte persan.

« qui à la belle saison était vraiment un lieu de toute beauté²² ». On sait qu'après la chute de la dynastie houlagide, les grands clans mongols commencent à se disputer le pouvoir dans l'ancien territoire ilkhanide; ils s'affrontent entre autres dans le nord de l'Azerbaïdjan. En 1344 a ainsi lieu dans la steppe d'Akhstabad une bataille sanglante entre les troupes du tchobanide Malik Ashraf et celles de ses rivaux, les émirs Yagibasty et Sourgan. Malik Ashraf en sort vainqueur, asseyant sa suprématie en Azerbaïdjan pour treize années de suite. Selon la coutume des souverains mongols, il continue de faire du Karabagh son séjour préféré pour les quartiers d'hiver. Les chroniqueurs nous apprennent en effet que, dès l'hiver 1344-1345, il se trouve avec sa suite dans le Karabagh où Kavous, souverain du Chirvan, vient lui prêter allégeance. Malik Ashraf le reçoit avec de grands honneurs. Mais son caractère ombrageux et sa cruauté effraient tellement le Chirvan-shah que ce dernier prend secrètement la fuite. Comme l'hiver touche à sa fin et qu'il est temps de quitter le Karabagh, Malik Ashraf ne se risque pas à lancer une opération militaire contre lui, et retourne à Tabriz. Mais en 1346-1347, la ville est frappée par une terrible épidémie, écho de la « peste noire » qui ravage alors l'Europe. Elle fait une multitude de morts en Azerbaïdjan, et la cour mongole se réfugie dans les montagnes. Avant l'hiver, Malik Ashraf est de retour au Karabagh, d'où il décide d'attaquer le Chirvan et de punir le félon Kavous. Ce dernier a toutefois le temps de traverser la Koura avec ses troupes, ce qui oblige Malik Ashraf à conclure une trêve et à se replier. Pendant l'hiver 1347-1348, le tchobanide atteint enfin son but. Depuis le Karabagh où il se trouve à nouveau, il envoie au Chirvan une armée commandée par son vizir. Incapable de mettre sur pied une résistance, Kavous s'enferme dans une place forte avec sa suite, pendant que les troupes mongoles mettent le pays à feu et à sang²³.

Parmi les conséquences des conquêtes mongoles en Azerbaïdjan et en Transcaucasie, il faut relever en premier lieu une modification significative de la situation ethnique. À la veille de l'expansion

22. Zayn ad-Din ibn Hamdallah Qazwini, *Zail-i tarikh-i guzida*, tr. russe de M.D. Kazimov, Bakou, Elm, 1990, p. 96.

23. *Ibid.*, p. 96-102

mongole, la population turcique était prédominante dans les plaines de l'Arran et du Moughan, comme il ressort de plusieurs sources primaires, notamment l'ouvrage de géographie persan *Adjaïb al-douniya* et la chronique d'al Nazawi. On trouvait une population plus mélangée dans certaines zones du Chirvan et à Derbent, avec une importante composante caucasienne et iranophone, ainsi que dans le Haut-Karabagh et surtout dans la principauté de Hatchen, où les chrétiens étaient majoritaires. Pendant les campagnes de Houlagou puis sous le règne des Ilkhanides, de nouvelles tribus (*aymaks*) de Mongols et de Turcs venus d'Asie centrale affluent dans ces territoires où, pour la plupart, elles vont s'établir et faire souche. Les sources révèlent un bouleversement de la composition ethnique dans le Caucase à la suite des conquêtes. Il tient d'abord, nous l'avons vu, à la réduction massive de la population locale à l'arrivée des Mongols, quand des villes et des régions entières sont dévastées et que leurs habitants soit périssent, soit prennent la fuite. Dans le même temps, on constate une augmentation considérable de la population turcique et mongole qui, constituant le parti vainqueur, se voit attribuer de nouveaux lieux de résidence. Pour renforcer les frontières nord de l'Empire contre la Horde d'or, par exemple, Houlagou Khan envoie les Qiptchaqs, ancienne garde turcique du califat, s'installer dans la région de Derbent et du Chirvan. Ils quittent alors Bagdad et se dirigent avec leurs familles vers le Caucase. Mais après avoir franchi l'Euphrate, ils obliquent vers la Syrie pour rejoindre les mamelouks, turciques eux aussi et ennemis des Mongols²⁴. On sait aussi que le premier gouverneur ilkhanide de l'Arran et du Chirvan, Iaschmout fils de Houlagou Khan, s'est établi dans ces régions avec des troupes subordonnées²⁵.

Ces processus, dans leur ensemble, ont contribué à un renforcement significatif de l'élément turcique en Azerbaïdjan et dans d'autres zones de la Transcaucasie, étant donné que la plupart des Mongols, comme on sait, se turcisent rapidement et s'intègrent aux milieux turciques locaux après leur conversion à l'islam. Pendant

24. Rachid al-Din, *Histoire des Mongols de la Perse*, tr. E. Quatremère, t. I, Paris, Imprimerie royale, 1836, p. 411-415.

25. *Ibid.*, p. 403.

son voyage du Kouhistan au Caucase, début 1281, le poète Nizari observe ainsi une forte concentration de troupes mongoles sur la route des caravanes. Entre Sarai et Bakou, la voie est barrée pendant dix jours par une armée mongole menée par Abaga Khan parti en campagne contre Mengu Timur, khan de la Horde d'or. Les vallées de l'Arran, note Nizari, fourmillent d'hommes de « l'armée des Turcs » (il s'agit des guerriers ilkhanides), qui à eux tous mettent un mois à franchir la Koura²⁶. Les sources montrent amplement que les généraux mongols (*noïons*) nommés dans la région prennent leur service accompagnés de troupes à eux, souvent constituées de guerriers tribaux et de leurs vastes familles. Selon les chercheurs, une vingtaine de grandes tribus mongoles se seraient installées sur le territoire de l'Azerbaïdjan aux XIII^e et XIV^e siècles, parmi lesquelles les Süldüs et les Djalair²⁷.

Aujourd'hui encore, de nombreux toponymes mongols rappellent la présence de ces tribus en Azerbaïdjan et leur rôle dans la formation ethnique de la nation azerbaïdjanaise moderne. Sans même quitter la petite péninsule d'Abchéron sur laquelle est implantée la capitale Bakou, on constate combien l'élément mongol a pénétré en profondeur les couches ethniques et culturelles de l'Azerbaïdjan²⁸. Ainsi Soumgaït, l'une des principales villes du pays, tire son nom des Sugaut (Sagait), une de ces tribus mongoles. Et la ville n'est qu'à trente kilomètres de Bakou. Près de Soumgaït, on trouve le village de Djorat (du nom de la tribu des Djoïrat). Citons aussi, dans les environs, le village de Sarai (qu'on rapprochera de Sarai Berke, capitale de la Horde d'or, pour ne citer qu'un exemple). Au sud de Bakou, la ville d'Alat, qui devient aujourd'hui un site portuaire et industriel

26. Cité dans S. Ashurbeyli, *Gosudarstvo širvanshahov (VI-XVI- vv.)*, Bakou, Elm, 1983, p. 159.

27. V. Piriev, *Azərbaycan XIII-XIV əsrlərdə*, Bakou, Nurlan, 2003, p. 261.

28. On notera que la péninsule d'Abchéron était l'un des herbages d'hiver choisis par les souverains ilkhanides. Ghazan Khan par exemple passe l'hiver 1297-1298 à Bakou. Venu de Tabriz avec son camp, il y arrive le 7 novembre 1297. En chemin, il a envoyé l'émir Kutlugshah en Géorgie, où des rumeurs faisaient état de troubles, et bientôt Kutlugshah ramène avec lui Vakhtang, frère du roi David de Géorgie. Vakhtang reçoit une récompense de l'ilkhan et est renvoyé chez lui. Ghazan Khan reste environ quatre mois à Bakou et, en avril, repart pour Tabriz via Bilassouvar (Rachid al-Din, *Jami at-Tawarikh*, *op. cit.*, p. 324-325 du texte persan).

majeur, est également nommée d'après la tribu mongole des Alat. Une telle concentration de toponymes mongols sur le territoire d'Abchéron n'est pas accidentelle : nombre de tribus y trouvaient leurs herbages d'hiver et ont fini par s'y implanter.

L'apparition de nouveaux noms de lieu n'est pas seulement due aux tribus mongoles qui se sont établies en Azerbaïdjan et y ont fait souche : c'est toute une strate toponymique qui a recouvert le territoire dans son ensemble. Très souvent, les anciens toponymes ont été soit abandonnés, soit utilisés en concurrence avec les nouveaux. Rachid al-Din évoque par exemple la bataille entre l'Ilkhanide et les armées de la Horde d'or dans le territoire de l'Arran, sur les rives de l'Aksu, dont le nom mongol était Tchagan Mouran. En fait, ce nom est un calque du toponyme turcique signifiant « eau blanche » ou « rivière blanche »²⁹. L'historien cite aussi, dans le sud de l'Azerbaïdjan, la Zerineh-roud « qui, chez les Mongols, porte le nom de *Tchagatou-Nagatou*³⁰ ». Ce toponyme s'emploie encore dans la région d'Ourmia.

Il faut également noter que, après les dévastations accompagnant l'expansion mongole dans sa phase initiale, une œuvre de construction grandiose est ensuite entreprise dans la région sous les Ilkhanides. On trouve notamment une abondante documentation sur l'essor de Maragha, de Tabriz, et sur la fondation de la nouvelle capitale de l'Empire — Sultaniye. Ce sont très probablement aussi les Mongols qui ont fondé dans l'Arran une ville neuve, Sarai-Mansouriye. En tout cas, les ilkhans y passaient souvent l'hiver. Il est possible qu'ils aient simplement modernisé le village plus haut cité de Sarai, près de Soumgaït. Le fait que Sarai ne se trouve pas sur le territoire de l'Arran historique mais sur la péninsule d'Abchéron ne doit pas nous troubler, car les Mongols considéraient souvent le Chirvan comme faisant partie de l'Arran. Mais l'hypothèse reste à étayer. Quoi qu'il en soit, la ville de Sarai-Mansouriye était très prisée des souverains ilkhanides, qui s'y rendaient souvent. Les Mongols ont encore fondé d'autres agglomérations dans ce qui est aujourd'hui le nord de l'Azerbaïdjan. Le 31 mars 1294, nous apprend

29. *Ibid.*, p. 104 du texte persan.

30. Rachid al-Din, *Histoire des Mongols de la Perse*, op. cit., p. 401.

Rachid al-Din, Ghaïkhatu Khan a fondé sur les rives de la Koura une grande ville à laquelle il a donné le nom de Kutlugh-Balygh, ce qui signifie en turc « Ville heureuse (ou bénie)³¹ ». Il faudrait sans aucun doute que des historiens et archéologues modernes s'attachent sérieusement à rechercher des traces de cette ville.

Si les Mongols ont contribué à façonner l'image actuelle du peuple azerbaïdjanais, ce n'est pas seulement grâce à l'influence profonde exercée pendant la période ilkhanide sur les processus politiques et économiques locaux, mais aussi grâce à l'évolution qu'ils ont provoquée dans les traditions ethniques et culturelles des Azerbaïdjanais. Il n'est peut-être pas exagéré de dire que, sans cette période mongole dans l'histoire du Moyen-Orient et du Caucase, le panorama ethnique et culturel ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui dans la région, et plus particulièrement en Azerbaïdjan. Il suffit de mentionner que l'essor et la diffusion rapides d'une littérature en langue turcique d'Azerbaïdjan ont justement été le fruit de cette période mongole. La conscience ethnique et la culture turciques ont prospéré sous les Ilkhanides et dans les États postmongols qui hériteront de leurs traditions.

La domination mongole a eu des effets tout aussi profonds sur la vie spirituelle et religieuse des peuples locaux. De façon générale, toute la conquête du Moyen-Orient a entraîné des conséquences mélangées pour les communautés musulmanes et chrétiennes, au Caucase comme ailleurs. Pour l'islam, la prise de Bagdad par les Mongols en 1258, l'assassinat du dernier calife et la destruction du califat ont été une catastrophe d'ampleur universelle. Elle a désintégré non seulement le système politique régissant le monde musulman depuis l'époque du Prophète, mais aussi toute sa structure idéologique et spirituelle. Les musulmans restaient atterrés et accablés par la perte de ce centre légitime du pouvoir islamique que représentait le calife. Cette catastrophe a eu des effets extrêmement durables sur le sort du monde musulman, qui ne retrouvera sa puissance et son intégrité qu'avec l'essor de l'Empire ottoman au début du xvi^e siècle. En même temps, la fermentation idéologique et spirituelle qui a suivi la chute du califat a ouvert la voie à la diffusion de

31. Id., *Jami at-Tawarikh*, op. cit., p. 238 du texte persan.

courants hétérodoxes au sein de l'islam, à la progression du chiisme et, au bout du compte, à la formation de l'État chiite safavide dans les territoires musulmans centraux.

Pour les chrétiens du Moyen-Orient, la période mongole a d'abord été une époque d'enthousiasme et d'espoir, suivie d'une cruelle déception. La plupart des Mongols, tel Gengis Khan lui-même, étaient des païens adeptes du chamanisme turco-mongol³². Beaucoup d'entre eux avaient également adhéré au bouddhisme répandu par les Ouïghours, les Tibétains, les Chinois, les Indiens. Toutefois, un certain nombre de tribus comme les Kerait, les Naiman, les Merkit, les Öngüt, ainsi qu'une part importante des Khara-Khitaï, étaient de confession nestorienne, et l'on trouvait parmi ces nestoriens quantité de personnalités influentes³³. Dans la période immédiatement postérieure à la conquête du Moyen-Orient et du Caucase, les Mongols, par politique, s'appuient sur l'élément chrétien et plus généralement non musulman pour administrer les pays conquis, ces populations ayant été pendant longtemps soumises à la domination musulmane, ce qui les porte à soutenir le nouveau pouvoir. Les Arméniens de Cilicie, les Géorgiens et les chrétiens nestoriens d'Azerbaïdjan et de Perse sont donc pro-mongols³⁴.

On ne s'étonnera pas qu'à leur première apparition dans le Caucase, les Mongols, jusque-là inconnus des peuples autochtones, aient suscité une foule de rumeurs contradictoires qui ont semé le trouble et l'indécision dans les milieux chrétiens locaux³⁵. La rapide

32. Cf. J. A. Boyle, « Turkish and Mongol Shamanism in the Middle Ages », in *Folklore*, vol. 83, n° 3 (automne 1972).

33. A. Š. Kadyrbajev, « Vo Imja very hristovoj », in *Transcaucasica Vypusk 1* (2013), p. 57-68, ici p. 57.

34. K. M. Setton (éd.), *A History of Crusades, op. cit.*, vol. II, p. 720. De l'aveu de Stéphane Orbélian, Houlagou Khan qui instaura l'Empire ilkhanide montra « tant d'affection pour les chrétiens, que tous les peuples fidèles se soumièrent avec plaisir et lui prêtèrent l'assistance la plus active » (Stéphannos Orbélian, *Histoire de la Siounie*, tr. M. Brosset, Saint-Petersbourg, Académie impériale des sciences, 1864, p. 227).

35. Sur la dynamique historique de la perception des Mongols et des autorités mongoles par les chrétiens du Caucase, voir Z. Pogossian, « Armenians, Mongols and the End of the Times », in J. Tubach, S. G. Vashalomidze et M. Zimmer (éd.), *Caucasus during the Mongol Period – Der Kaukasus in der Mongolenzeit*, Wiesbaden, Reichert Verlag, 2012, p. 169-198.

victoire des Mongols, non musulmans, sur les Khorezm-shahs, qui étaient à l'époque les souverains les plus puissants du monde islamique, avait insufflé aux chrétiens l'espoir qu'ils trouveraient en eux des alliés dans leur lutte contre les « Sarrasins ». Dans les chroniques tant arméniennes que géorgiennes, on constate une certaine bienveillance à l'égard des Mongols. Un historien arménien les décrit par exemple comme « connaissant la foi chrétienne et chérissant singulièrement ses sectateurs³⁶ ». La *Chronique de cent ans*, une source géorgienne, affirme quant à elle :

Ils étaient riches de sagesse en tout genre, pleins de raison et de retenue. Il n'y avait pas place chez eux pour le mensonge ; ils ne pliaient devant aucun homme, qu'il fût grand ou petit, ni devant aucune institution ; ils s'en remettaient au bon ordre fondé par Gengis Khan³⁷.

En outre, selon Kirakos Gandzaketsi, le bruit courait « qu'ils étaient mages ou chrétiens de religion, qu'ils faisaient des miracles et venaient pour venger les chrétiens de la tyrannie des musulmans ». Désarmés par ces rumeurs, les chrétiens ne prenaient pas de mesures sérieuses pour se protéger, si bien que, « un prêtre de village étant sorti au-devant [des Mongols] avec ses ouailles, la croix en tête, ils mirent le sabre au poing et massacrèrent tout³⁸ ».

Les Mongols eux-mêmes, malgré leur puissance et l'émoi qu'ils provoquaient chez les peuples du Moyen-Orient et du Caucase, n'étaient qu'un énorme grumeau dans le moulin de la confrontation historique entre les deux civilisations présentes sur place — le christianisme et l'islam. Tôt ou tard, ils devaient être « moulus ». Restait seulement à savoir dans quel camp ils se rangeraient. La rivalité acharnée entre chrétiens et musulmans locaux pour convertir les Mongols à leur religion allait finalement déterminer le destin historique de la région. Les écrits des auteurs chrétiens et musulmans témoignent amplement de cette rivalité. L'apparition en Europe de la légende de Jean le Presbytérien, par exemple, ne fait que refléter l'ardent désir des chrétiens de trouver dans les Mongols des alliés

36. Stéphanos Orbélian, *Histoire de la Siounie*, *op. cit.*, p. 226.

37. Kartlis Tskhovreba. *A History of Georgia*, Tbilissi, Artanuji, 2014, p. 318.

38. Kirakos Gandzaketsi, *Histoire d'Arménie*, *op. cit.*, p. 100.

inattendus mais providentiels, qui porteraient la mission des croisades à son terme logique et replanteraient la croix en Terre sainte.

Il faut donc prendre en compte la politique religieuse des Mongols et leurs relations avec les diverses confessions du Moyen-Orient si l'on veut bien comprendre le rôle qu'a joué la suprématie mongole dans l'histoire du Caucase aux XIII^e et XIV^e siècles. Comme l'écrit Bartold :

Dans tous les territoires mongols, chrétiens, bouddhistes et musulmans luttèrent pour gagner les khans à leur cause ; mais l'hostilité entre chrétiens et bouddhistes n'était rien à côté de leur haine commune de l'islam, qu'ils combattaient souvent ensemble. Les premiers khans, encore adeptes du chamanisme, restaient neutres dans cette lutte, n'intervenant que si elle troublait trop gravement la paix publique ; seuls certains d'entre eux, sous l'influence de leurs conseillers chrétiens et bouddhistes, prenaient des mesures à l'encontre des musulmans. Dès qu'un khan mongol se montrait hostile aux musulmans (comme Djaghataï, Güyük, Kubilaï, Baïdu), le bruit courait qu'il était chrétien ; de même pour les khans qui (comme Möngke) accordaient équitablement leur protection à toutes les religions³⁹.

Ainsi Stéphanos Orbélian rapporte que le Grand Khan Möngke était un authentique chrétien, qui « avait dans son palais une grande pièce où était une église, avec des prêtres, célébrant sans interruption la liturgie et le saint sacrifice » ; il aimait beaucoup les chrétiens, « et tout le pays professait le christianisme⁴⁰ ».

La formation de l'Empire ilkhanide en 1256 ne modifie pas immédiatement l'attitude du gouvernement mongol face aux chrétiens locaux. Ces derniers continuent d'espérer qu'ils vont y gagner un puissant protecteur dans leur lutte contre les musulmans. La bienveillance des premiers Ilkhanides à leur égard s'observe dès le règne de Houlagou Khan. Beaucoup d'auteurs l'attribuent à l'influence de Dokouz-Khatoun, son épouse et aînée. Selon Rachid al-Din, Dokouz-Khatoun serait la petite-fille de Ong Khan, chef des Kerait. C'est une femme ambitieuse et puissante qui, étant nestorienne, soutient activement les chrétiens et leur permet d'atteindre des positions

39. V. V. Bartold, « Musul'manskije izvestija o čingizidah-khristianah », in id., *Sočinenija*, tome II, 2, Moskva, Nauka, 1964, p. 263.

40. Stéphanos Orbélian, *Histoire de la Siounie*, op. cit., p. 230.

influentes dans l'Empire ilkhanide⁴¹. L'un des dignitaires chrétiens ainsi parvenu à une haute position grâce à la protection des Ilkhanides est le prince siounide Sembat. Vassal du roi David de Géorgie, il « le servit très fidèlement », nous dit Stéphane Orbélian, « et lui rendit auprès d'Houlavou-Ghan [Houlagou Khan], de ses grands et surtout du grand divan, les services les plus signalés », car « il jouissait d'un tel crédit auprès d'Houlavou, qu'il faisait mourir ceux qu'il voulait et accordait grâce de la vie à d'autres⁴² ». Houlagou suit le conseil de Dokouz-Khatoun et bâtit des églises sur tous ses territoires; une chapelle ambulante suit partout le camp de sa femme et l'on y sonne les cloches⁴³. Ce témoignage de Rachid al-Din est confirmé par Vartan. Selon l'historien arménien, Dokouz-Khatoun était une chrétienne syriaque ou nestorienne. Sans connaître toutes les subtilités de la doctrine chrétienne, elle vouait comme Houlagou un amour sincère à tous les chrétiens, leur montrait de la considération et sollicitait leurs prières. La cour transportait en permanence « une tente en toile, ayant la forme d'une église », des prêtres et des diacres célébraient chaque jour les offices et la messe au son des cloches et des chants; il y avait aussi

des écoles et des instructions pour les enfants, qui s'y rendaient en toute liberté. Là vivaient tranquillement des ecclésiastiques accourus de tous les pays, de chez les chrétiens de toute langue. Venus pour demander la paix, ils l'obtenaient, et puis s'en retournaient satisfaits et avec des présents⁴⁴.

Le même auteur note qu'après la prise de Bagdad par les Mongols, la population chrétienne de la capitale du califat est épargnée grâce à l'intercession « de la grande reine Dôkhouz⁴⁵ ». Celle-ci ne survit que trois mois à son mari, et sa mort est amèrement pleurée par les sujets chrétiens de l'Empire ilkhanide. Car elle « espérait

41. Rachid al-Din, *Histoire des Mongols de la Perse*, op. cit., p. 93.

42. Stéphane Orbélian, *Histoire de la Siounie*, op. cit., p. 236.

43. Rachid al-Din, *Histoire des Mongols de la Perse*, op. cit., p. 95.

44. Vartan, in E. Dulaurier, « Les Mongols d'après les historiens arméniens. Extrait de l'histoire universelle de Vartan », op. cit., p. 290-291.

45. *Ibid.*, p. 291.

voir le christianisme prendre de plus en plus d'éclat », et « tous les progrès qu'il fit, c'est à elle qu'il faut les attribuer⁴⁶ ».

Quant à Abaga Khan (1265-1282) qui monte sur le trône après son père Houlagou, Stéphannos Orbélian le décrit comme un être plein de bonté et de douceur, épris de paix et ami des chrétiens⁴⁷. De fait, cet ilkhan leur accorde lui aussi sa protection. Tarsaïdj notamment, frère et successeur du prince siounide Sembat, a toute sa confiance. C'est du moins ce qu'affirme le même Stéphannos Orbélian qui, Tarsaïdj étant de sa famille, cherche à le mettre en valeur et verse visiblement dans l'exagération : Abaga Khan, d'après lui, « le considérait tellement que plus d'une fois il se dépouilla des insignes du trône pour l'en revêtir de la tête aux pieds, et le fit ceindre de sa ceinture toute d'or, enrichie de pierreries précieuses et de perles⁴⁸ ».

Le bref règne de l'ilkhan Teküder (1282-1284) déconcerte la population chrétienne de Transcaucasie qui y voit un mauvais signe, Teküder étant le premier Ilkhanide à se convertir à l'islam sous le nouveau nom d'Ahmad. Il faut croire que ses croyances religieuses sont assez éloignées de l'islam orthodoxe car, d'après Rachid al-Din, il révère les cheikhs soufis, en particulier Abd al-Rahman qu'il appelle « père », et place tout près de lui Ishan Mengli, disciple de Baba Yaqub d'Arran, un autre cheikh soufi. Mengli habite à proximité du camp de Teküder qui vient souvent le voir, l'appelle « frère » (*karyndash*) et, avec les derviches, s'adonne à la musique et à la danse (*sema'*)⁴⁹. Mais, à la suite de querelles intestines, Teküder est renversé et Arghoun (1284-1291), fils d'Abaga Khan, monte sur le trône ilkhanide à Tabriz. Les historiens arméniens sont unanimes à chanter les louanges de cet « homme doux, bon et pacifique, aimant aussi les chrétiens⁵⁰ ».

L'un des exemples les plus frappants d'interpénétration culturelle, au cours de cette période, est sans doute l'histoire de deux

46. *Ibid.*, p. 309.

47. Stéphannos Orbélian, *Histoire de la Siounie*, *op. cit.*, p. 235.

48. *Ibid.*, p. 236.

49. Rachid al-Din, *Jami at-Tawarikh*, *op. cit.*, p. 173 du texte persan.

50. Stéphannos Orbélian, *Histoire de la Siounie*, *op. cit.*, p. 235.

moines nestoriens venus d'Extrême-Orient au Moyen-Orient dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Il s'agit de Rabban Bar Çauuma et de Rabban Marcus. Selon Bar Hebraeus, ils étaient tous deux d'origine ouïghour⁵¹, même si la tradition chinoise laisse plutôt penser qu'ils auraient pu être des Öngüt chrétiens, tribu turcique ralliée aux Mongols⁵². En pèlerinage vers les lieux saints, Bar Çauuma et son jeune disciple Marcus sont chaleureusement reçus à Maragha, en Azerbaïdjan, par Mar Denha Ier, patriarche de l'Église nestorienne. Bientôt Marcus est ordonné évêque et, après la mort de Mar Denha I^{er} en 1281, il reprend ses fonctions sous le nom de Mar Yaballaha III. La vraie raison de cette ascension rapide n'est pas tant son ardente et sincère dévotion que son origine ouïghour ou turco-mongole, et le fait qu'il arrive de Khan Baliq (l'actuel Pékin), capitale de l'Empire mongol (des Yuan). Patriarche nestorien plein d'expérience, Mar Denha a dû se dire que les affinités ethnoculturelles du jeune moine avec les Mongols pouvaient grandement bénéficier à l'Église nestorienne et à la propagation du christianisme parmi eux. De fait, Bar Çauuma et Marcus sont bien accueillis à Maragha par l'ilkhan Arghoun, qui approuve le choix de Marcus comme nouveau patriarche. Quant à Bar Çauuma, en 1287 il est envoyé en ambassade en Europe pour conclure une alliance franco-mongole contre les mamelouks. Là, il négocie avec le pape Nicolas IV, Philippe le Bel, Édouard I^{er} d'Angleterre et autres monarques européens. Les premiers Ilkhanides montrent donc tant de bienveillance à leurs sujets chrétiens, et surtout nestoriens, que les années 1258-1295 seront considérées comme une période faste pour l'Église nestorienne⁵³.

L'orientation plutôt antimusulmane de la politique mongole, dans la première période qui suit la conquête, promeut l'élévation d'autres éléments non musulmans dans l'Empire ilkhanide, juifs compris. Un exemple illustre en serait Saad al-Daoula, de confes-

51. Th. Nöldeke, *Sketches from Eastern History*, tr. John Sutherland Black, Londres-Édimbourg, Adam et Charles Black, 1892, p. 249-250.

52. J. R. S. Phillips, *The Medieval Expansion of Europe*, 2^e éd. Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 82.

53. *Ibid.*, p. 79.

sion juive, qui devient ministre des Finances puis grand-vizir d'Arghoun Khan. Dans le nouvel appareil d'État ilkhanide auquel il donne forme, un nombre significatif de dignitaires sont des juifs ou des chrétiens. Ainsi ses frères Fahr al-Daoula et Amin al-Daoula sont nommés gouverneurs (*hakim*) des principales villes de l'Empire — Bagdad et Diyarbakir — et son cousin, grand inspecteur des Finances (*mushrif*) à Tabriz. Mais cela ne peut que susciter le rejet et les protestations de la bureaucratie musulmane. Lorsqu'Arghoun tombe subitement malade et meurt, Saad al-Daoula est accusé d'avoir empoisonné l'ilkhan, et exécuté. Tous ses protégés sont éliminés en même temps que lui⁵⁴.

Cependant, la supériorité numérique des musulmans au Moyen-Orient et en particulier en Azerbaïdjan, cœur de l'Empire ilkhanide, devait tôt ou tard faire pencher la balance en leur faveur dans cette rivalité entre l'islam et les autres religions. Les Ilkhanides n'allaient pas échapper longtemps à l'influence de la culture musulmane. Cette tendance de fond dans l'évolution culturelle des Mongols au Moyen-Orient est bien illustrée par le parcours de l'ilkhan Baïdu qui, à la suite de nouvelles querelles intestines, succède à Ghaïkhatu. Chrétien à l'origine, il se convertit à l'islam. À la fin du XIII^e siècle, note à juste titre Stéphane Orbélian, tous les Mongols ou presque auront « abandonné leurs institutions nationales et embrassé la religion musulmane⁵⁵ ». Le règne de Ghazan Khan (1295-1304) marque la conversion définitive à l'islam des Mongols du Moyen-Orient et du Caucase, qui aura une influence décisive sur toute l'évolution culturelle et politique de la région.

De façon générale, la conquête mongole a suscité dans cette région l'émergence d'un panorama ethnique, culturel et religieux étonnamment varié. Les mosquées y avoisinent couramment des églises chrétiennes de diverses obédiences, et des synagogues. Mais les Mongols ont ajouté à ce panorama un élément entièrement nouveau qui, jusque-là, n'était pas caractéristique de la vie religieuse des peuples locaux : des temples bouddhistes. On en construit alors en grand nombre, comme en témoignent les sources. Rachid al-

54. Rachid al-Din, *Jami at-Tawarikh*, *op. cit.*, p. 217-226 du texte persan.

55. Stéphane Orbélian, *Histoire de la Siounie*, *op. cit.*, p. 261.

Din évoque ainsi la construction par Houlagou Khan de « temples d'idoles » (*butkhane*), c'est-à-dire de temples bouddhistes, à Khoï dans le sud de l'Azerbaïdjan⁵⁶. Il est également question d'un temple bouddhiste à Maragha. Lors de la cérémonie religieuse qui y est tenue en présence de toute la cour mongole, Abaga Khan y annonce des décisions publiques majeures⁵⁷. On peut supposer que d'autres temples de ce genre sont érigés dans l'Arran, où la cour ilkhanide prend ses longs quartiers d'hiver. Le bouddhisme, nous le savons, n'a pourtant pas fait souche en Azerbaïdjan ni ailleurs dans le Caucase, et est seulement resté la religion d'une partie des conquérants mongols. Sous le règne de Ghazan Khan puis d'Oldjaïtu, fin XIII^e-début XIV^e, l'islam reprend ses positions, et tous les temples bouddhistes sont brûlés au feu de la « revanche » musulmane.

Les moines bouddhistes ont néanmoins exercé une très forte influence sur les premiers ilkhans. Selon le témoignage de Vartan, Houlagou lui-même accordait une foi aveugle à « ceux que les Tartares appelaient Touïn », et qui étaient en fait des lamas tibétains arrivés en Azerbaïdjan avec les Mongols; « leurs oracles décidaient s'il devait ou non marcher au combat⁵⁸ ». Vartan a personnellement rencontré Houlagou Khan qui l'a chaleureusement reçu pendant le *quriltai*, « mois de fêtes », explique l'historien arménien, où se tiennent diverses assemblées. Il observe que, tout en traitant les chrétiens avec respect et affection, Houlagou lui-même n'était pas chrétien. Bien au contraire, il s'en remettait beaucoup trop aux moines bouddhistes — les Touïn, ces « astrologues » et « faux prêtres » d'une idole appelée *Schagmonia* qui, assure l'historien, ont trompé le Grand Khan en lui serinant: « Tu vivras longtemps dans le corps que tu animes; et, lorsque tu seras parvenu à une extrême vieillesse, tu revêtiras un corps nouveau⁵⁹ ». On sent bien ici l'aversion du moine chrétien pour l'un des concepts fondamentaux du bouddhisme tibétain — la doctrine de la renaissance ou de

56. Rachid al-Din, *Histoire des Mongols de la Perse*, *op. cit.*, p. 401.

57. Id., *Jami at-Tawarikh*, *op. cit.*, p. 160 du texte persan.

58. Vartan, in E. Dulaurier, « Les Mongols d'après les historiens arméniens. Extrait de l'histoire universelle de Vartan », *op. cit.*, p. 306.

59. *Ibid.*

la réincarnation. Vartan ne peut toutefois s'empêcher de reconnaître « la force » des lamas bouddhistes qui, experts en divination et en tromperie, prétendaient pouvoir « faire parler des idoles de feutre et des chevaux », mais étaient par ailleurs « tempérants dans leur nourriture, modestes dans leurs vêtements, partisans de la chasteté, réglés dans le mariage⁶⁰ ».

Arghoun Khan respecte le bouddhisme autant que son grand-père Houlagou. Selon Rachid al-Din, il accorde beaucoup de confiance aux moines bouddhistes (appelés *bakshis* dans la tradition musulmane) et à leurs règles, les protège et les soutient avec constance. Rachid al-Din attribue même la mort de son souverain à cette confiance excessive. Un jour, écrit-il, un certain *bakshi* venu d'Inde est arrivé en Azerbaïdjan et, présenté à Arghoun, lui a assuré pouvoir vivre très vieux grâce à la prise d'une drogue spéciale. Arghoun lui a alors demandé de lui préparer cette drogue, qui contenait une grande quantité de soufre et de mercure, et en a pris pendant huit mois. Elle a provoqué en lui une grave maladie dont il est mort un peu plus tard⁶¹.

Sous les premiers khans, le bouddhisme se propage vite dans les terres ilkhanides et surtout, bien sûr, parmi les Mongols eux-mêmes. Si le bouddhisme connaît un tel succès, explique Rachid al-Din, c'est parce qu'il était la croyance des ancêtres des Ilkhans. Beaucoup de moines bouddhistes venus d'Inde, du Cachemire, de Chine, du Turkestan oriental et du Tibet sont invités dans le pays et se font les prédicateurs de cet enseignement au Moyen-Orient⁶². Les bouddhistes forment un contingent important jusqu'à la réforme religieuse de Ghazan, à en croire ce qu'écrit Rachid al-Din sur les « idolâtres (*butperestan*), les infidèles (*kuffar*) et les Mongols, qui étaient plus nombreux que des grains de sable⁶³ ». Musulmans et chrétiens locaux ne perçoivent en effet les bouddhistes que comme des idolâtres, dont la foi n'a rien à voir avec le monothéisme. Kirakos Gandzaketsi, qui se réfère aux récits de voyage du roi Héthoum de Cilicie, parle

60. *Ibid.*, p. 306-307.

61. Rachid al-din, *Histoire des Mongols de la Perse*, op. cit., p. 194.

62. Id., *Jami at-Tawarikh*, p. 373 du texte persan.

63. *Ibid.*, p. 377 du texte persan.

d'un pays où « il y a quantité d'idolâtres, adorant de très grandes idoles en terre, nommées *chakmounia-chakiamouni*⁶⁴ ».

L'éducation des princes ilkhanides est elle aussi entre les mains des *bakshis* bouddhistes. À l'âge de cinq ans, nous apprend Rachid al-Din, le futur ilkhan Ghazan est confié par son grand-père Abaga au *bakshi* Yaruka, un Chinois (ou un Ouïghour) qui l'instruit, lui apprend les lettres, les sciences et les « bonnes méthodes » mongoles et ouïghours⁶⁵. Certaines sources indiquent que Ghazan a commencé par être un bouddhiste zélé. Au Khorassan, qu'il a gouverné dans sa jeunesse, il a fait bâtir de « magnifiques maisons d'idoles », c'est-à-dire des temples bouddhistes. Il met tant de zèle à observer les préceptes de cette religion, à pratiquer la mortification de la chair et l'ascétisme religieux qu'il impressionne les moines eux-mêmes. Après sa conversion à l'islam en juin 1295, pourtant, Ghazan se met à autoriser la construction de centres religieux musulmans — mosquées, madrassas et *khanakas*. À l'automne de la même année, il ordonne par décret que soient « détruits à Tabriz la capitale, à Bagdad et dans d'autres villes de l'islam tous les temples des *bakshis* (*ma'abed-e bakhshiyān*), les maisons d'idoles, les églises et les synagogues⁶⁶ ». Dans un premier temps, tous les moines bouddhistes doivent se convertir à l'islam, mais il apparaît bientôt que beaucoup, l'ayant fait sous la contrainte, n'adhèrent pas aux prescriptions de leur nouvelle foi et continuent en secret de pratiquer l'ancienne. À ceux qui refusent de devenir de loyaux musulmans, Ghazan Khan permet alors de quitter les frontières de l'Empire ilkhanide pour regagner leur terre natale — Inde, Cachemire, Tibet; les autres, sous peine de mort, devront renoncer à toute pratique clandestine du bouddhisme et professer sincèrement l'islam⁶⁷.

Même après la conversion en masse des Mongols à l'islam sous Ghazan Khan, il semble qu'une partie de la haute noblesse, les épouses d'ilkhans (qu'on appelle les *khatouns*) et les grands généraux (émirs), très influents dans les affaires publiques, soient

64. Kirakos Gandzaketsi, *Histoire d'Arménie*, *op. cit.*, p. 180.

65. Rachid al-Din, *Jami at-Tawarikh*, *op. cit.*, p. 252 du texte persan.

66. *Ibid.*, p. 300 du texte persan.

67. *Ibid.*, p. 397 du texte persan.

mécontents de ce changement radical d'orientation religieuse et culturelle. En tout cas, on observe des tentatives pour préserver ne serait-ce qu'une petite partie des monuments et édifices bouddhistes. Le fait est que même le temple bouddhiste bâti par Arghoun, père de Ghazan, est alors détruit. Ses parois intérieures étaient décorées de fresques représentant Arghoun en personne. Après la démolition du toit et de plusieurs murs, elles se trouvent exposées aux intempéries. Des représentants de la plus haute noblesse soumettent une requête à Ghazan Khan pour qu'il fasse restaurer le bâtiment : la neige et la pluie n'endommageront plus ces portraits, et l'esprit de son père en sera apaisé. Ghazan refuse. Alors ses courtisans lui demandent de faire au moins transformer l'ancien temple en palais, ce qu'il refuse avec autant de fermeté. Si ce temple est reconverti en palais, ces représentations humaines sur les murs le feront toujours ressembler à un temple, ce qui n'est pas bienséant. Si l'ilkhan a besoin d'un nouveau palais, ce dernier peut être construit ailleurs⁶⁸.

On peut pourtant supposer que la conversion de Ghazan à l'islam n'a pas effacé de son âme toute trace du bouddhisme pratiqué avec tant de ferveur dans sa jeunesse. Dans ses dernières années du moins, surtout après la perte de sa jeune épouse Kérémon Khatoun, il s'interroge sur le sens de la vie et le sacrement de la mort, et affirme à ses proches que

le salut de l'âme » implique qu'on se libère « de l'étroite nature », car « il n'est pas de chaînes, de prisons, d'enfer ni de douleur pires que l'ignorance et l'attachement au monde, ne serait-ce que parce que le monde est un enfer pour le peuple de Dieu, et l'au-delà, un paradis⁶⁹.

Ne reconnaît-on pas là les idées fondamentales de la philosophie bouddhiste, et en particulier la doctrine du refus de la *mâyâ* comme expression de la vie matérielle condamnant l'homme au cycle éternel de la souffrance, auquel il ne peut échapper qu'en se détachant des choses terrestres et en atteignant le nirvâna ? Ce n'est sans doute pas pour rien que Rachid al-Din juge nécessaire de souligner que

68. *Ibid.*

69. *Ibid.*, p. 366.

« la soumission à Dieu et la foi du souverain de l'islam Ghazan Khan étaient sincères, libres et pures de la souillure du faux-semblant⁷⁰ ».

Sa conversion à l'islam, et son ardeur de néophyte mise à observer les prescriptions de la nouvelle religion, n'ont cependant pas réussi à couper complètement Ghazan Khan de ses racines ethnoculturelles, des croyances et coutumes spirituelles des steppes mongoles. Il reste fidèle à d'anciens cultes païens turco-mongols et n'y voit pas de contradiction avec les exigences de l'islam. Certains de ces cultes ont d'ailleurs survécu jusqu'à nos jours dans les milieux turciques du Caucase et de l'Asie centrale, et l'on peut encore voir dans ces régions des « arbres sacrés », aux branches ornées de rubans multicolores. Lors de la rébellion de l'émir Nauruz, rapporte Rachid al-Din, Ghazan Khan dut un jour camper en pleine nature, sans tente, avec quelques autres personnes, et s'installa au pied d'un grand arbre aux branches fournies. Pour chasser les angoisses spirituelles que lui causaient les événements, il s'absorba dans ses pensées à l'ombre de cet arbre, et une joie venue de l'autre monde (*'alem-e gheyb*) envahit son âme. Longtemps après, revenu au même endroit avec sa suite, il se souvint de l'incident et retourna près de l'arbre. Là, il relata son expérience aux siens et, touché, éclata en sanglots, tout en priant le Tout-Puissant et en lui promettant d'accomplir des bienfaits. Après quoi, lui-même et tous les présents nouèrent des rubans aux branches de l'arbre, qui allait par la suite devenir l'objet d'un culte sacré et un but de pèlerinage. Il convient de noter qu'après l'accomplissement de ce rituel, des « bouffons » firent de la musique et que les émirs se livrèrent à des danses. Danses et musique auxquelles Ghazan participa lui aussi. Il est évident que ce rituel relevait de l'ancienne tradition du chamanisme turco-mongol. L'émir Pulad Tchingsang qui, récemment arrivé de Mongolie, assistait à la scène, rapporte un cas similaire à propos de Kubilaï Khan. Pendant la campagne contre les Merkit, ce dernier s'approcha d'un arbre, descendit de cheval et récita une prière à l'« ancien dieu » (*khoda-ye qadim*) pour lui demander son aide et son intercession. Une fois l'ennemi vaincu, sur la route du retour, il retourna près de cet arbre qu'il décora, comme promis, de « robes colorées », et dont

70. *Ibid.*, p. 296.

il fit également un lieu de pèlerinage. Puis il récita une prière d'action de grâce au Tout-Puissant et, avec ses guerriers, se livra à une danse rituelle. Pulad Tchingsang précise qu'ils tapaient si fort du pied que la terre en dessous de l'arbre était toute creusée⁷¹.

Quoi qu'il en soit, l'instauration de l'islam comme religion officielle de l'Empire ilkhanide à la fin du XIII^e siècle a été un tournant dans l'histoire des Mongols au Moyen-Orient et dans le Caucase, à la suite duquel ils se sont peu à peu assimilés aux milieux turciques d'Azerbaïdjan et d'Anatolie, tandis que la culture musulmane retrouvait ses positions dans la région, y compris en Transcaucasie.

La domination mongole a néanmoins laissé une trace profonde et indélébile dans l'histoire de l'Azerbaïdjan et des peuples de Transcaucasie. Elle a mis fin à la structure politique du monde islamique, dont l'institution du califat formait le centre réel ou officiel. En fait, ces innovations ont transformé toute la philosophie politique de l'islam et l'évolution de ses formes étatiques pendant la fin du Moyen Âge. Par la suite, toutes les entités étatiques musulmanes ayant pour centre l'Azerbaïdjan, qui dominera l'histoire du Moyen-Orient pendant encore deux siècles après la chute de l'Empire ilkhanide — avec les Djalairides, les Kara Koyunlu, les Ak Koyunlu, les premiers Safavides —, s'inscriront dans la lignée politique des Ilkhanides. Elles se développeront sans beaucoup se soucier des traditions politiques musulmanes qui avaient eu cours avant les Mongols. Dans les principautés chrétiennes de la Transcaucasie et de l'Anatolie orientale, la domination mongole a commencé par susciter de faux espoirs : ces nouveaux venus allaient les venger des musulmans, ressusciter l'Église chrétienne et favoriser son essor dans la région. Originaires eux-mêmes d'Asie centrale, très influencés par la culture extrême-orientale et les traditions des steppes, les Mongols ont globalement apporté au panorama religieux et culturel de la région des éléments nouveaux et jusque-là inconnus des peuples locaux. Le bref épanouissement du bouddhisme sous leur égide, en

71. *Ibid.*, p. 350-351 du texte persan.

Azerbaïdjan et en Iran, l'utilisation et la diffusion de l'alphabet ouïghour dans l'État pendant près de deux siècles, la pénétration des traditions picturales chinoises dans l'art et l'artisanat des peuples musulmans et chrétiens locaux, tout cela a contribué à introduire un plus grand pluralisme culturel en Azerbaïdjan et en Transcaucasie.

(Traduit de l'anglais par Diane Meur)